

Annalise — Le Fer et la Soie

Rosalia Ayres · Éditions Rites et Runes

*
**

Chapitre 2 — Venez le chercher

Annalise

Le métal est froid.

Je ne m’y attendais pas. Je ne sais pas à quoi je m’attendais. À ce qu’il soit chaud, peut-être. À ce qu’il brûle encore, comme dans la conserverie, rouge et blanc au bout de son manche, avec cette odeur de cochon grillé qui montait de mon propre dos.

Il est froid. Froid comme une cuillère oubliée dans un tiroir.

Je pose le bout de mes doigts sur l’araignée. Je ne peux pas la prendre. Mes doigts ne se ferment pas. Alors je la touche. Juste la touche. Les huit pattes, une par une. Le corps rond. Le petit sablier en relief sur le ventre.

Je connais cette forme par cœur. Je l’ai portée. Je l’ai sentie gonfler, suinter, cicatriser, sous mes tee-shirts, pendant des jours, collée contre la ceinture de mon jean. Je l’ai regardée dans le miroir de la salle de bain verte, à deux heures du matin, en me tordant le cou pour la voir. Je l’ai effacée.

C’est la première fois que je la touche à l’endroit.

Derrière moi, la porte moustiquaire grince.

Je n’ai pas le temps de remettre le papier de soie.

Je n’essaie même pas. Mes mains sont trop lentes, et de toute façon, ce serait inutile. Sarah a vu. Je le sais avant de me retourner. Je le sais au silence. Au bruit qu’elle ne fait pas.

Elle est sur le seuil. Une tasse de café dans la main. Le cuir de Ryders sur les épaules.

Elle regarde la boîte sur mes genoux.

Elle ne laisse pas tomber la tasse. Elle ne crie pas. Elle se baisse lentement, elle pose la tasse sur le plancher du perron, bien droite, à côté du paillason. Puis elle se redresse. Elle descend une marche. Elle s’accroupit à côté de moi.

Elle regarde le fer.

Elle regarde les cheveux.

Je la vois porter la main à sa nuque. Un geste minuscule, machinal. Ses doigts qui cherchent ses cheveux, qui les trouvent, qui les serrent. Ils sont longs, maintenant, comme avant. Blonds. Elle n’a pas voulu les couper, après. Elle a dit que c’était à eux de partir, pas à ses cheveux.

— Il me tenait par là, dit-elle.

Sa voix est très calme.

— Le premier soir. Là-haut, avant qu'ils commencent. Le fer était déjà dans le brasero. Il est venu vers moi avec, rouge au bout. Il m'a attrapée par les cheveux, il m'a renversé la tête en arrière, et il a approché l'araignée de mon visage. Si près que j'ai senti mes cils griller. Il a dit : *regarde bien, ma jolie. Ça, c'est pour ton amie. Toi, on va s'occuper de toi autrement.*

Elle lâche ses cheveux.

— Quand il a reculé le fer, il ne m'a pas lâchée. Mes cheveux s'étaient collés au métal. Ils grillaient dessus. Il a tiré jusqu'à ce qu'ils cèdent. J'en ai perdu une poignée. Le lendemain matin, quand il est descendu te marquer, je l'ai regardé sortir le fer des braises, et je me suis demandé s'ils y étaient encore. Je n'ai jamais su.

Elle tend la main vers le fer. Elle s'arrête à un centimètre des cheveux. Elle ne les touche pas.

— Ils y étaient encore.

Vance n'a pas bougé.

Il est debout au pied des marches, avec Vito contre sa poitrine. Il nous regarde, toutes les deux, accroupies au-dessus de la boîte comme deux sorcières au-dessus d'un chaudron. Je sens son regard sur ma nuque. Lourd. Brûlant. Je ne me retourne pas.

— Il y a autre chose, dit Sarah.

Elle a raison. Il y a autre chose. Sous le fer, le papier de soie fait une bosse. Quelque chose de plat, de rectangulaire.

Sarah soulève le fer.

Elle le prend par le manche, à deux mains, comme on soulève un serpent mort. Elle le pose sur le plancher du perron, sur le ruban rouge. Le métal tinte contre le bois.

Sous le fer, il y a une photo.

Un Polaroid. Carré, avec sa bordure blanche, un peu plus large en bas. Posé à l'envers.

Sarah me regarde.

Je hoche la tête.

Elle le retourne.

C'est mon père.

Je mets une seconde à le reconnaître. Une vraie seconde, longue, interminable, pendant laquelle mon cerveau refuse de mettre son nom sur ce que je vois.

Un vieil homme. À genoux, au milieu d'un grand tapis aux motifs rouges et bleus. Torse nu. La peau blanche, flasque, un peu jaune, qui pend au-dessus de la ceinture. Un bandage épais sur l'épaule

droite, noir de sang au milieu. Un tube transparent qui sort de son bras gauche et qui monte hors du cadre, vers une poche qu'on ne voit pas.

Il a les yeux plissés. Le flash l'a ébloui. La bouche entrouverte, comme s'il allait dire quelque chose. Ou comme s'il venait de le dire.

Deux mains d'hommes sur ses épaules. Juste les mains, coupées par le cadre. Des manches de costume sombre.

Mon père.

Harrison Kitten. Le président des Iron Dingoes. L'homme qui découpait sa viande en petits morceaux réguliers en réfléchissant à qui il allait faire tuer. L'homme qui m'a appris à monter à cheval, à jouer aux échecs, à ne jamais baisser les yeux. L'homme qui m'a vendue.

À genoux.

J'attends que quelque chose vienne.

De la pitié. De la joie. De la satisfaction. Je ne sais pas. Quelque chose. N'importe quoi. Une fille devrait ressentir quelque chose en voyant son père à genoux, blessé, humilié, prisonnier d'un autre homme. Même ce père-là. Même moi.

Je cherche.

Ce qui vient, ce n'est pas de la pitié.

C'est la même chose que dans la grange. Devant Xanders, quand il m'a appris que Kane était mort au fond d'un puits. La même rage blanche, froide, qui monte du bas de mon dos, de ma cicatrice, et qui remonte le long de ma colonne vertébrale jusque dans ma nuque.

On me l'a pris.

Encore.

J'ai laissé mon père s'enfuir sur la piste du Murray, avec sa balle dans l'épaule. J'ai dit à Vance de le laisser courir. Je savais où il courait. Je savais ce qui l'attendait au bout. C'était mon choix. C'était ma décision. Il devait courir vers Walsh, et Walsh devait le détruire, et après, quand il n'aurait plus rien, plus personne, plus un seul endroit où se cacher, j'irais le chercher.

Moi.

Pas Walsh. Moi.

Et Walsh l'a mis à genoux. Walsh lui a fait dire quelque chose. Je le vois à sa bouche. Je connais cette bouche. Je l'ai vue me dire *bonne nuit, ma princesse* pendant quinze ans. Je l'ai vue me dire *tu as fait ton choix* au dîner de Hay. Je l'ai vue sourire, dans la chambre bleue, pendant que Vance était à genoux devant lui.

Elle vient de dire *s'il te plaît*.

Je le sais. Je ne sais pas comment je le sais, mais je le sais.

Quelqu'un d'autre que moi a entendu mon père dire *s'il te plaît*.

Je regarde la photo plus longtemps que nécessaire.

Pas mon père. Le reste.

Le tapis. Persan, ou une imitation, très épais, avec une bordure à motifs de vignes. La lumière, orange, qui vient de la gauche, basse, mouvante. Un feu. Un feu de cheminée, alors qu'il fait trente-huit degrés dehors depuis un mois. Dans le coin supérieur droit, à moitié coupé par le cadre, le bas d'un tableau. Un cadre doré. Des sabots de cheval, sur une herbe vert foncé.

Je pense à la maison de mon père. Aux photos de chevaux dans le couloir. Aux tableaux de chevaux dans le salon.

Ce n'est pas la maison de mon père. Le tapis est trop beau. Le cadre est trop ancien. Mon père aime les chevaux. Walsh aime les choses chères.

Je mémorise. Le tapis, le feu, le cadre, les sabots. La bordure à motifs de vignes. Les deux mains sur les épaules. Une chevalière, à l'auriculaire gauche de l'homme de droite, avec une pierre noire.

Je suis avocate. J'ai passé trois ans à regarder des photos de scènes de crime pour des clients qui n'avaient pas les moyens de payer un expert. On apprend à regarder ce qui est derrière. Ce qui n'est pas censé être là.

Walsh a voulu me montrer mon père à genoux.

Il m'a aussi montré son salon.

— Annalise.

C'est Vance.

Il a monté les marches. Il est juste derrière moi. Je sens sa chaleur dans mon dos. Je sens Vito, aussi, qui remue contre lui, qui grogne dans son sommeil.

— Il y a une carte, dit Sarah.

Elle la sort du fond de la boîte. Une carte épaisse, couleur crème, de la taille d'une carte postale. Du beau papier, avec un grain qu'on sent sous les doigts. En haut, au centre, un monogramme gravé en relief. Pas d'encre. Juste le papier, embossé. Un W, avec des boucles et des fioritures, comme sur le papier à lettres des vieilles familles de Melbourne.

En dessous, trois lignes. À l'encre noire. De la même écriture penchée que l'adresse sur la boîte.

Sarah me la tend. Je ne peux pas la prendre. Elle la tient devant mes yeux.

Je la lis. À voix haute. Pour Vance. Pour Sarah. Pour moi.

— *Madame King. J'ai quelque chose qui vous appartient. Venez le chercher.*

Le silence tombe sur le perron.

Au loin, sur la piste, j'entends les gars de Barry qui rient de quelque chose. Un kookaburra qui commence à hurler dans un eucalyptus. Le vent chaud qui fait bouger les feuilles des rosiers de Ruth.

Je relis la carte. Dans ma tête, cette fois.

J'ai quelque chose qui vous appartient.

Et je souris.

Je ne le décide pas. Il vient tout seul. Il monte du fond de moi, chaud, lent, comme dans le hangar avec Helen. Comme dans la grange avec Xanders. Je le sens étirer mes lèvres, plisser le coin de mes yeux.

Je sais ce que Vance voit. Je sais ce que Sarah voit.

Je ne l'arrête pas.

Parce que Walsh a raison.

Il a quelque chose qui m'appartient. Il l'a écrit lui-même, de sa jolie écriture de notaire, sur son joli papier crème. Il l'a reconnu. Il me l'a dit. Mon père m'appartient. Pas à lui. À moi. Ma vengeance, mon procès, ma sentence. Il le sait. Il le sait si bien qu'il me l'a envoyé par la poste, avec un ruban rouge, comme on rend un objet trouvé à son propriétaire.

Et parce qu'il a écrit.

Un homme qui écrit laisse des traces.

Il a choisi son papier. Son encre. Son stylo. Il a choisi un guichet, à Hay, avec une caméra au-dessus. Il a choisi un tapis, un feu, un tableau de chevaux. Il a choisi de me montrer son salon, ses hommes, la chevalière de l'un d'eux. Il a choisi de me dire *madame King*, pour que je sache qu'il connaît la date de mon mariage.

Il a choisi tout ça parce qu'il voulait que j'aie peur.

Il ne me connaît pas.

Il a regardé ma photo pendant des mois, punaisée au mur d'une villa en Floride. Il connaît mon visage. Il connaît mes mains. Il savait que je ne pourrais pas défaire son nœud.

Il ne sait pas que j'ai des dents.

— Range ça, dit Vance.

Sa voix est basse. Plate. La voix qu'il a pour les hommes qu'il va frapper.

Je me tourne enfin vers lui.

Il ne me regarde pas. Il regarde la carte, dans la main de Sarah. Puis le Polaroid, posé sur le papier de soie. Puis le fer, sur le ruban, sur le plancher. Ses mâchoires sont tellement serrées que je vois le muscle tressauter sous sa barbe.

Il tient Vito d'un bras. Son autre main est fermée. Les jointures blanches.

— Sarah. Mets tout dans la boîte. Je l'emmène au club. Alessandro va la passer au crible.

Sarah me regarde.

— Fais-le, je dis.

Elle remet le Polaroid sur le papier de soie. Elle prend le fer par le manche, elle le dépose dessus. Elle referme le couvercle. Elle ne remet pas le ruban. Il reste sur le plancher, en une longue flaque rouge.

— La carte aussi, dit Vance.

— Non, je dis.

Il me regarde. Enfin.

— La carte, je la garde.

On ne se dispute pas sur le perron.

On ne se dispute jamais devant les autres. C'est une règle qu'on n'a jamais dite à voix haute. Devant le club, devant Ryders, devant Cole, on est un seul bloc. Même quand on a envie de s'entretuer. Surtout quand on a envie de s'entretuer.

Il me rend Vito. Il l'installe dans le porte-bébé, contre ma poitrine, il resserre les sangles. Ses gestes sont doux. Ils sont toujours doux avec le petit. Il passe un doigt sur la joue de son fils. Puis il prend la boîte sous son bras.

— Rentre, dit-il. On parle ce soir.

— On parle maintenant.

— Ce soir, Annalise.

Il descend les marches. Il traverse l'allée jusqu'à sa moto. Il cale la boîte dans la sacoche, il serre la sangle. Il enfourche la Harley. Le moteur gronde, fait trembler les vitres neuves de la cuisine, fait s'envoler le kookaburra.

Il part sans se retourner.

Je le regarde partir.

À côté de moi, Sarah ramasse le ruban rouge. Elle l'enroule autour de sa main, lentement, comme une bande de boxeuse. Elle ne dit rien.

— Tu le gardes ? je demande.

— Je le garde.

Elle le glisse dans la poche intérieure du cuir de Ryders.

— Je le lui rendrai.

Je ne lui demande pas à qui.

La carte est sur la table de la cuisine.

Je l'ai posée contre le sucrier, debout, face à moi. Je la regarde en mangeant. Je la regarde en donnant le biberon de midi à Vito, en le tenant contre mes avant-bras, la tétine coincée entre mon menton et mon épaule, comme Reeves m'a montré. Je la regarde pendant ma deuxième série de balle verte.

Ventuno. Ventidue.

Madame King.

Ventitré.

Venez le chercher.

Je photographie la carte avec mon téléphone. Recto, verso. Je zoome sur le monogramme. Sur l'écriture. Sur le grain du papier. J'envoie les photos à Alessandro, avec un seul mot.

Papetier.

Il répond trente secondes plus tard.

Déjà dessus. Le Polaroid aussi. Ton mari tourne en rond dans le garage comme un ours en cage. Il a cassé un carburateur.

Pas mon mari.

Pas encore. 38 jours. Ryders a mis un compte à rebours dans le groupe.

Je ne réponds pas.

Vers deux heures, Vito s'endort enfin.

Sarah est sortie. Elle a dit qu'elle allait marcher. Elle marche beaucoup, depuis la conserverie. Des heures. Le long de la piste, le long du lit sec du ruisseau, jusqu'à la clôture des Henderson et retour. Seule. Elle prend un pistolet et une bouteille d'eau, et elle part. Barry envoie toujours un de ses gars à cent mètres derrière elle, sans qu'elle le sache.

Elle le sait.

Je monte dans notre chambre. Je m'assois sur le bord du lit, du côté de la fenêtre. Je regarde la table de chevet.

Je l'ouvre.

Il est là. Au fond du tiroir. Sous mon livre, sous la crème grasse de Reeves, sous les attelles de nuit que je ne mets jamais.

Le carnet de Maggie.

Un carnet à spirale, avec une couverture en carton bleu, cornée aux angles, tachée d'une auréole de café sur le dos. Je l'ai pris dans sa sacoche, le jour où je l'ai démasquée. Je l'ai glissé dans ce tiroir sans le dire à personne. Je m'en suis servie une fois. Une seule. Pour trouver Rosie. Pour trouver le seul petit cœur dessiné de tout le carnet.

Rosie est morte. Je l'ai fait tuer.

Je n'ai plus jamais ouvert le carnet.

Je le sors. Je le pose sur mes genoux. Je l'ouvre avec le bout des doigts, page par page, lentement, en faisant glisser chaque feuille sur la suivante avec la paume.

Des noms. Des dates. Des chiffres.

Tracy Henderson. 14 février. Fille. 3,2 kg. Tension 13/8. Tout va bien.

Karen Phelps. 2 juin. Garçon. 3,9 kg. Déchirure. Points.

Linda Mac. 30 novembre. Garçon. 4,1 kg. Le gros bébé de Mac !

Vingt ans. Vingt ans de bébés, d'accouchements, de tensions, de fièvres. Les femmes du club, d'abord. Puis d'autres. Des femmes de Hay. Des femmes de Balranald, de Booligal, de Maude. Des femmes que je ne connais pas. Des noms qui reviennent, à deux, trois, quatre ans d'intervalle. Des familles entières, qui ont fait confiance à la même main pendant deux décennies.

Une sage-femme, dans un coin comme celui-ci, connaît tout le monde.

Elle sait qui a accouché à la maison parce qu'elle n'avait pas d'assurance. Elle sait qui a perdu un bébé à cinq mois et ne l'a dit à personne. Elle sait quel enfant a les yeux de son père, et lequel a les yeux d'un autre. Elle sait quelle épouse de notable est venue la voir en pleine nuit, sans son mari, pour un problème dont personne ne devait jamais entendre parler.

Elle sait tout. Et elle note tout. De sa jolie écriture penchée.

Je feuillette. Plus vite. Les années défilent sous ma paume.

Et vers la fin du carnet, les vingt dernières pages changent.

Plus de bébés.

Des initiales. Des dates. Et des chiffres. Pas des kilos, pas des tensions. Des sommes. Avec un signe dollar devant. Certaines entourées. Certaines barrées. Certaines suivies d'un petit point d'interrogation.

R.T. — 2 000 \$ — mars — payé.

J.D. — 500 \$ / mois — en cours.

Mme W. (Hay) — ?

G.B. — 5 000 \$ — refusé. Relancer.

Je regarde les initiales. Je les regarde longtemps.

Ce ne sont pas des patientes. Ce sont des débiteurs.

Maggie ne faisait pas que mettre des bébés au monde. Maggie se souvenait. Elle se souvenait de la nuit où la femme du conseiller municipal était venue la voir. Du bébé qui n'avait pas les yeux du mari. De la jeune fille de quinze ans dont les parents n'avaient jamais rien su. Et des années plus tard, quand elle avait besoin d'argent, ou d'un service, ou d'un silence, elle allait frapper à la porte.

Avec un sourire. Et un tensiomètre.

Elle ne travaillait pas pour Harrison parce qu'il la payait. Elle travaillait pour Harrison parce qu'elle était exactement comme lui.

Je pense à la carte, en bas, contre le sucrier.

Walsh a des juges. Des flics. Des avocats. Des sénateurs. Il a la moitié des ports de la côte est et un tiroir plein de gens qui lui doivent quelque chose.

Moi, j'ai un carnet à spirale avec une tache de café.

Je souris encore.

Ce n'est pas la même guerre. Mais c'est la même arme.

Je referme le carnet. Je ne le remets pas dans le tiroir. Je le glisse sous mon oreiller.

Vance rentre à sept heures.

J'entends la Harley sur la piste. Puis une deuxième moto. Puis le pick-up de Cole, avec son pot d'échappement percé qu'il refuse de faire réparer parce qu'il dit que ça fait peur aux kangourous.

Ils entrent par la cuisine. Vance d'abord. Puis Ryders. Puis Cole, le bras libéré de son écharpe, qui fait tourner son épaule en grimaçant.

— Hello Kitty, dit Cole.

Il me regarde. Il voit mon visage.

Il ne sourit pas.

— Ah, dit-il.

Il regarde Vance. Vance ne dit rien. Il regarde la carte, contre le sucrier. Il la regarde comme on regarde un serpent sur le carrelage.

Cole s'approche de la table. Il se penche. Il lit. Il se redresse.

— Bon, dit-il. Pas ce soir, alors.

— Pas ce soir quoi ? demande Ryders.

— Rien.

Cole me regarde. Il y a quelque chose de triste dans ses yeux. Quelque chose qui me serre le cœur.

— La chanson. Elle attendra. Elle a attendu vingt-cinq ans, elle peut attendre une semaine de plus.

Je hoche la tête. Je ne dis rien.

Je pense que Walsh vient de me prendre ça aussi. Une soirée. Une chanson. Une berceuse écossaise au-dessus d'un berceau en gommier rouge.

Je l'ajoute à la liste.

On dîne.

Sarah a fait des pâtes. Des *pasta alla Norma*, la recette de ma nonna, avec les aubergines frites et la ricotta salée que je fais venir d'une épicerie italienne de Leichhardt, deux fois par mois, par la poste. Elle les a ratées. Les aubergines sont trop grillées, la sauce trop liquide, et elle a mis du parmesan à la place de la ricotta parce qu'on n'en avait plus.

Ma nonna se retournerait dans sa tombe, à Catane. Elle était née à Palerme, elle en a gardé l'accent toute sa vie, mais elle a voulu reposer à Catane, au pied de l'Etna, à côté de mon nonno. Elle disait qu'à Palerme on naît, et qu'à Catane on aime.

Personne ne dit rien. Tout le monde mange. Ryders en reprend deux fois. Il dit que c'est les meilleures pâtes qu'il a mangées de sa vie. Sarah lui dit qu'il est un menteur. Il dit oui. Elle rougit.

Vance ne mange pas.

Il est assis en bout de table, à la place de Ruth. Il tourne sa fourchette dans son assiette. Il ne me regarde pas. Il regarde la carte, toujours debout contre le sucrier, au milieu de la table, entre le pain et la bouteille de vin.

Je ne l'ai pas rangée. Exprès.

— Alessandro a trouvé le papier, dit-il enfin.

Tout le monde s'arrête de manger.

— Un papetier de Melbourne. Sur Collins Street. Ils font du papier gravé sur mesure depuis cent cinquante ans. Ils ont refusé de donner le nom du client au téléphone. Alessandro est entré dans leur système. Les cartes ont été commandées il y a neuf jours. Livrées à une boîte postale à Wangaratta.

— Wangaratta, répète Cole.

— Victoria. Au nord-est. À la frontière.

Je pense aux sabots de cheval dans le coin de la photo. Au tapis à motifs de vignes.

— Les vignobles, je dis.

Vance me regarde enfin.

— Rutherglen. La vallée de la King. Il y a des domaines viticoles partout, là-bas. Des vieilles maisons coloniales, avec des caves. Mon père y emmenait des clients, quand j'étais petite. Pour la dégustation. Je restais dans la voiture avec un livre.

Personne ne dit rien.

— Alessandro a aussi agrandi le Polaroid, dit Vance. La chevalière. Il pense que c'est une pierre d'onyx. Il cherche.

Il pose sa fourchette.

— Et la caméra du guichet de la poste de Hay a été effacée. Hier soir. À vingt-trois heures douze. Tout le disque dur. Quelqu'un est entré dans le bureau de poste avec une clé.

Le silence tombe sur la table.

Quelqu'un. Avec une clé. À Hay.

Je regarde Vance. Il me regarde. On pense à la même chose. Les micros dans notre chambre. Maggie, Helen, Camille, Tommy. Les nonnes. On a nettoyé. On a fouillé. On a tué.

Et il y a encore quelqu'un, à Hay, qui a une clé.

— Je vais y aller, je dis.

Je le dis doucement. Sans élever la voix. Comme on annonce qu'on va faire des courses.

Vance ne bouge pas. Ryders repose son verre. Cole ferme les yeux.

— Non, dit Vance.

— Il m'a invitée.

— Il t'a convoquée. Comme un chien. Avec une laisse rouge.

— Il a mon père.

— Ton père t'a vendue, Annalise. Ton père a pris notre fils. Ton père a laissé ma mère mourir dans sa chemise de nuit avec une aiguille à tricoter dans la main. Qu'il crève dans sa cave.

— Il ne va pas crever. Pas tout de suite. Walsh le garde vivant. Pour moi. C'est un appât.

— Raison de plus.

— Vance.

— Non.

Il se lève. Sa chaise racle le carrelage neuf. Il pose ses deux mains à plat sur la table, de chaque côté de son assiette pleine, et il se penche vers moi.

— Tu as des mains qui ne ferment pas. Tu as un fils de quatre mois qui a passé ses six premières semaines dans une couveuse. Tu as une cicatrice dans le dos qui n'a pas fini de cicatriser. Et tu as un homme qui t'a fait enlever dans des chiottes d'hôpital, qui t'a fait marquer au fer, qui a fait abattre son propre chef parce qu'il t'avait laissée filer, et qui t'envoie des cadeaux de mariage. Tu n'iras pas.

— Et toi, tu iras ?

— Moi, j'irai.

— Avec le club ? Contre un homme qui a des juges, des flics, des sénateurs ? Qui a racheté les Dingoes en un après-midi ? Il n'attend que ça, Vance. Que tu débarques chez lui avec trente motos. Il a des avocats qui n'attendent qu'une chose : une raison légale de te mettre en cage pour le restant de tes jours.

— Je m'en fous.

— Moi, je ne m'en fous pas.

On se regarde.

Personne d'autre ne bouge. Ryders regarde son assiette. Cole regarde le plafond. Sarah regarde la carte.

— Promets-moi que tu n'iras pas, dit Vance.

Sa voix a changé. Elle est plus basse. Plus rauque. Ce n'est plus un ordre.

Je le regarde. Ses yeux. Les deux puits noirs. La peur, tout au fond. Celle que personne d'autre ne voit jamais. Celle qu'il avait dans le couloir de l'hôpital, avec ma chaussure dans la main.

Je lui ai fait une promesse, il y a longtemps. Dans un parloir. Je ne lui mentirai jamais.

Je ne peux pas lui promettre.

— Je ne te mentirai pas, Vance.

Il ferme les yeux.

Il sait ce que ça veut dire. Il le sait depuis Cole. Depuis le bar du club, la nuit après Dry Creek, quand son frère lui a dit que je savais, et que je n'avais jamais répondu.

Je ne mens pas. Je refuse de répondre.

Il se redresse. Il prend son blouson sur le dossier de la chaise. Il sort par la porte de derrière, celle qui donne sur le jardin. Je l'entends descendre les marches. Je l'entends marcher dans l'herbe sèche.

Je ne l'entends pas démarrer sa moto.

Je regarde par la fenêtre.

Il est assis sur le banc de sa mère. Au milieu des roses. Devant la pierre rouge.

Pour la première fois depuis l'enterrement.

Personne ne parle pendant un long moment.

Puis Sarah repose sa fourchette.

— Diggs, dit-elle.

Ryders se fige.

— Varley. Et un grand roux qu'on appelle Moose.

Elle ne regarde personne. Elle regarde la carte, toujours. Le monogramme. Le W.

Ryders tourne lentement la tête vers moi. Je vois la question dans ses yeux. *C'est toi ?*

Je secoue la tête. Ce n'est pas moi. Je n'ai rien dit. On avait dit après. On avait dit qu'il choisirait le moment. On avait dit que c'était à elle de décider ce qu'elle en ferait, pas à nous.

— Ce n'est pas elle, dit Sarah. Ce n'est personne. Les murs de cette maison sont neufs, mais ils sont aussi fins qu'avant. Et Ryders parle tout seul sur le banc de Ruth quand il croit que tout le monde dort.

Ryders devient tout rouge. Cole tousse dans sa serviette.

Sarah se tourne enfin vers lui.

— Tu croyais que tu allais me protéger ? Que tu allais y aller tout seul, un soir, sans rien me dire, et revenir avec trois têtes dans un sac comme un chat qui ramène des souris ?

— Non, dit Ryders. Je...

— Tu m’as dit après. Au bord de la rivière. Tu m’as dit : *après*.

— Je sais.

— Alors c’est maintenant, après.

Elle glisse la main dans la poche intérieure du cuir. Elle en sort le ruban rouge. Elle le pose sur la table, à côté de la carte. Enroulé sur lui-même. Comme un serpent endormi.

— Ils ont gardé mes cheveux, dit-elle. Dans une boîte. Avec le fer. Pendant des semaines. Et maintenant, ils sont là. Sur le perron de Ruth. Dans un cadeau de mariage.

Elle se lève. Elle range sa chaise sous la table, proprement, comme une petite fille bien élevée.

— Je pars à Broken Hill.

Personne ne dit rien.

— Je n’attends pas qu’on me donne la permission. Je n’attends pas qu’on me trouve prête. Je n’attends pas que Vance ait fini de se battre avec la terre entière. Je pars dans trois jours. Avec ou sans vous.

Elle regarde Ryders.

Il la regarde.

Il y a une seconde, une seule, où je vois le joyeux Ryders. Celui qui m’appelle Hello Kitty et qui lit les notices de sièges auto en jurant. Il est là, au fond de ses yeux, il hésite, il cherche une blague à faire, un moyen de rendre tout ça plus léger.

Il n’en trouve pas.

— Avec, dit-il.

Sarah hoche la tête. Une fois.

Puis elle sort de la cuisine. Je l’entends monter l’escalier. La porte de la chambre d’amis. Le silence.

Ryders reste assis, les yeux sur le ruban rouge.

Cole se lève à son tour. Il fait le tour de la table. Il pose la main sur mon épaule, en passant.

— Tu vas y aller aussi, dit-il à voix basse. À Broken Hill.

Ce n’est pas une question.

Je ne réponds pas.

Il serre mon épaule. Puis il sort par la porte de derrière, et je le vois traverser le jardin, et s’asseoir sur le banc, à côté de son frère. Les deux King, côte à côte, devant la pierre de leur mère. Ils ne se parlent pas. Ils ne se regardent pas. Cole sort un paquet de cigarettes. Il en donne une à Vance. Vance la prend.

Il ne fume plus depuis la naissance de Vito.

Il l'allume quand même.

Je reste seule dans la cuisine, avec Ryders et la carte.

Je la regarde une dernière fois.

Madame King. J'ai quelque chose qui vous appartient. Venez le chercher.

Il a raison, Walsh. Il a quelque chose qui m'appartient. Et je vais venir le chercher.

Mais pas comme il croit.

Pas en robe, avec un ruban rouge autour du cou. Pas à genoux sur son tapis persan, devant sa cheminée allumée en plein été. Pas pour qu'il me regarde en face et qu'il me dise qu'il m'a eue.

Je vais venir comme il ne m'attend pas.

Et quand j'aurai repris ce qui est à moi, je reprendrai le reste. Le fer. Les cheveux de Sarah. La chanson de Cole. La soirée de ce soir. Le premier banc de Vance au milieu des roses de sa mère, avec une cigarette qu'il ne voulait pas fumer.

Je l'ajoute à la liste.

Elle commence à être longue, la liste.

Dans le babyphone, posé sur le plan de travail, Vito soupire dans son sommeil.

Je prends la carte entre mes deux paumes. À plat. Comme on tient un cierge à l'église. Je monte l'escalier. Je la glisse sous mon oreiller, à côté du carnet de Maggie.

Et cette nuit-là, pour la première fois depuis la conserverie, je dors huit heures d'affilée.

*
**

*
**

Elle commence à être longue, la liste.

Annalise — Le Fer et la Soie, disponible sur Amazon le 15 décembre.